

XYZ. La revue de la nouvelle



Oubliettes

Camille Toffoli

Autorités : douces, protectrices, brutales, opprimantes, aliénantes, terrifiantes

Number 117, Spring 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71079ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Toffoli, C. (2014). Oubliettes. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (117), 23-25.

Oubliettes

Camille Toffoli

CETTE HISTOIRE sera un récit de combats, avec son lot de héros masqués, de poussière soulevée, d'éclats de vitre laissés à l'abandon après les affrontements. Il y aura des alliés et des ennemis, beaucoup plus d'ennemis, casqués dans les rues ou tapis là-haut, dans leurs tours de verre condamnées.

Vous partirez la tête pleine de l'espoir à peine candide de lendemains qui chantent. Le voyage en autobus sera interminable. La tête appuyée contre la fenêtre froide aux tremblements saccadés, vous aurez tout le temps de mesurer la peur que vous tentiez d'ignorer. Malgré vous, dès le départ, vous redouterez le dénouement.

À destination, vous ne pourrez que sourire en apercevant la foule bigarrée. Les enfants maquillés pour l'occasion, les banderoles colorées au-dessus des têtes et les fausses notes d'une fanfare improvisée vous rassureront un instant. Au milieu de ces figures hétéroclites, vous esquisserez même un sourire.

Viendront les détonations, les explosions, les cris affolés. Les premiers au front seront blessés, leurs regards, brûlés. On extirpera quelques visages ensanglantés de la foule. Vous apercevrez même ce garçon piétiné par un cheval, laissé inconscient sur le trottoir. Une odeur de soufre imprégnera vos cheveux, un gaz blanchâtre viendra tout masquer, vous forcera à saisir au hasard une main, aussi moite et crispée que la vôtre.

Tout près de vous, une voiture s'enflammera. Les vapeurs de caoutchouc calciné couvriront votre masque de tissu, vous couperont le souffle. Après seulement quelques minutes, la chaleur de l'incendie chauffera votre peau. Une fumée opaque s'élèvera de la ferraille enflammée; en panique, vous tenterez de vous enfuir sous un ciel noirci de fin du monde. Vous courrez dans ces ruelles étrangères, toutes semblables avec leurs pavés fissurés et leurs poubelles éventrées. Vous y chercherez 23

une issue, mais vous vous buterez à des culs-de-sac et à des portes verrouillées par les commerçants effrayés. À chaque carrefour, à chaque détour, vous rencontrerez ces ennemis trop bien armés, contre lesquels vos membres engourdis par la peur ne pourront rien. Quand vous croirez avoir trouvé un passage, une fuite, ils surgiront. Embusqués derrière des portes de hangar, cachés dans des recoins que vous n'aurez pas soupçonnés. Le temps que vous compreniez l'ampleur de l'urgence, déjà il sera trop tard.

Les premiers instants, vous refuserez d'y croire; vous tenterez d'appeler à l'aide. Mais ce jour-là, les secours ne viendront pas. Votre seule sécurité sera ces coudes entrelacés, votre unique réconfort, ces dernières cigarettes grillées nerveusement.

Comme dans toute bonne aventure, il y aura des histoires d'amour. Les minutes précédant l'arrestation seront faites d'étreintes, de baisers précipités, de promesses improvisées que vous rejouerez en boucle dans les jours qui suivront.

Cette bataille ne sera pas une victoire. Le lendemain, peut-être le soir même, les employés municipaux viendront ramasser les drapeaux en lambeaux que vous aurez brandis fièrement, alors que vous marchiez vers le front.

* * *

Ce sera une histoire d'horreur, avec ses cris à vous dresser le poil, avec le suspense des silences prolongés. Il y aura des corps déformés par l'attente, presque bestiaux dans leur captivité. Toujours, la suite demeurera imprévisible et l'incertitude aura un goût de bile.

Pendant votre séjour dans les cellules grillagées, l'éclairage blafard des néons suspendra le temps. Il n'y aura plus de jours ni de nuits. Seulement le bourdonnement incessant du climatiseur et son air froid qui vous fera si vulnérable, en boule contre votre propre corps frigorifié. Vous demanderez quelques fois l'heure aux gardiens qui passeront. Lorsque certains vous répondront, vous continuerez à douter, car dans

leurs bouches, les phrases banales auront le ton des mensonges. Plusieurs fois, le sommeil vous surprendra. Au terme de vos siestes, vous vous éveillerez sur le plancher de ciment, toujours plus confus dans ce défilé d'heures semblables.

L'attente, rigide et sans prise, vous arrachera les premières larmes. Les gouttes salées couleront sur vos joues, les laveront de la poussière et de la sueur séchée. Vos pleurs deviendront des spasmes toujours plus rapides qui plongeront votre corps entier dans cette angoisse incubée depuis votre arrivée. Les hurlements paniqués d'une autre personne, presque irréels parce que lointains, serviront de prélude à vos propres sanglots qui vous reviendront en écho. Parfois, un gardien vous ordonnera de vous taire. Devant son visage impassible, vous ne parviendrez qu'à trembler davantage.

Le plus effrayant sera sans doute cette odeur étouffante de saleté humaine, cette puanteur incongrue sous la lumière aseptisée. Le désodorisant à toilette bon marché, le sang menstruel coagulé dans les sous-vêtements, les restes de sandwichs au fromage éparpillés sur le sol, les haleines fétides, les chaussettes mouillées ; ce parfum dense vous montera rapidement au cerveau et vous donnera la nausée.

Au moment de signer vos papiers de libération, vous ne reconnaîtrez pas le portrait agrafé à votre dossier. Les cernes larges comme des paumes, le teint de craie, les cheveux gras collés contre votre cou ; tout ça vous semblera étranger. Dès vos premiers pas à l'extérieur, vous éprouverez un soulagement, mais, comme dans tout récit d'horreur, l'intrigue ne sera jamais totalement close. Comme chaque fois que la frontière du plausible est franchie, le doute s'installera et, toujours, une menace persistera. De temps à autre, dans vos moments d'ivresse ou de solitude, des fragments de souvenirs vous feront frissonner.